

CULTURE DE POCHE CONTRE VULGARISATION

Je ne sais encore si la « culture de masse » aura été en France un bienfait pour les masses, toujours est-il qu'elle est une providence pour les intellectuels. Depuis deux ans, le phénomène du « livre de poche » a fait l'objet d'incessants débats radio-phoniques, reportages télévisés, résultats d'enquêtes et surtout méditations socio-culturelles. Chez de nombreux intellectuels, il semble que la multiplication purement quantitative engendre

la crainte de voir se dégrader la substance même du texte reproduit. Certaines œuvres auraient par elles-mêmes une nature secrète, que la diffusion large éventerait en quelque sorte. On ne voit pas que cet argument se contredit lui-même, étant donné que le secret d'une œuvre serait vraiment peu de chose s'il tenait exclusivement à la rareté des points de vente et à l'élévation du prix. Ne confond-on point deux phénomènes : la fabrication de simplifications, de déformations de l'original (*digests*, adaptations audio-visuelles de romans célèbres, reproductions de tableaux) et la multiplication de l'original lui-même ? Dans ce dernier cas, qui va fixer, et de quel droit, le tirage convenant à telle œuvre en fonction du chiffre de la population et (tout dirigisme culturel n'étant jamais qu' l'envers d'une censure) dresser l'index des ouvrages dont il faudra rendre *matériellement* l'accès difficile à la majorité, de peur qu'elle ne les comprenne mal ? De telles positions s'appuient toujours sur le postulat que la culture appartient à certains et non à d'autres, et que les premiers doivent coopter les seconds. Oui, il est exact qu'il ne suffit pas de vendre 100 000 exemplaires d'un livre pour être sûr que 100 000 lecteurs l'aient compris. Ce postulat optimiste ne serait à son tour que l'envers du précédent, et tout aussi absurde, puisqu'il consiste à confondre commodité pratique et compréhension ou incompréhension. Il est fort possible que seule une minorité puisse ressentir profondément Rimbaud et en éprouver le besoin, mais laissons le soin et donnons la possibilité à cette minorité de se recruter elle-même. La « culture de masse » consiste moins à fournir à tout un chacun le moyen de penser et de comprendre qu'à ne pas l'en priver. Au-delà, le problème relève de la responsabilité personnelle du consommateur, de la responsabilité culturelle du groupe social auquel il appartient (démocratisation de l'enseignement, liberté plus ou moins réelle, presse, statut et niveau des moyens audio-visuels, groupes de pression, modes, courants profonds et courants superficiels) et enfin de la responsabilité... des auteurs eux-mêmes, de chaque auteur, ancien ou moderne, et de ses choix. Après tout, c'est seulement lorsque la culture sera gratuite, comme est depuis longtemps gratuite, par exemple, l'entrée dans les musées en Amérique et en Angleterre, que son sort se jouera, pour le meilleur et pour le pire, sur le seul terrain qui lui soit propre.

On ne demande pas au jeune bourgeois qui dispose d'une

abondante bibliothèque familiale s'il a payé, s'il est digne de lire les livres qui sont à sa disposition, ni même s'il les a lus. Et si l'on admet que, sur 3 000 acheteurs d'un livre à 30 francs, 2 000 peut-être ne l'ont ni compris ni aimé, pourquoi n'admettrait-on pas un déchet des deux tiers aussi, sur 3 000 acheteurs d'un livre à 3 francs ? Sans décider d'ailleurs si ce sont les réfractaires ou les diligents qui représentent « l'élite », puisque après tout le bon et le mauvais, le bon qui est pris pour le mauvais et le mauvais qui est pris pour le bon, ont bien le droit de coexister dans l'édition de poche comme ils le font depuis toujours dans l'édition courante.

Quand nous parlons de culture de poche, nous nous adressons beaucoup plus à un phantasme qu'aux réalités. On a reproché par exemple aux éditeurs de poche de tronquer les textes. Or, statistiquement, la proportion est négligeable, et, bien au contraire, l'édition de poche a souvent suppléé aux défaillances de l'édition courante, soit en remettant en circulation des livres importants et devenus introuvables, soit en procurant des textes et en améliorant ou en refaisant des traductions avec un souci d'exactitude dont bien des éditions « savantes » avaient plus l'apparence que la réalité. En outre, on oublie simplement que la culture restreinte, celle dispensée dans les lycées, collèges et facultés jusque vers 1940 était presque entièrement fondée sur des morceaux choisis. Entre celui qui devient licencié ès lettres en n'ayant pour ainsi dire jamais traduit que des fragments latins de trente lignes chacun et celui qui achète *L'art d'aimer* dans l'édition de poche et le lit d'un bout à l'autre en français, quel est le moins cultivé¹ ? Que n'ai-je pas encore entendu reprocher au livre de poche ? Par exemple, de négliger les auteurs contemporains, ou les sciences humaines, ce qui est manifestement faux, et ce qui devient encore plus faux si l'on consent à sortir de France. A bien des égards, la multiplication des textes originaux que représente la « culture de poche » est un antidote à la culture scolaire et aux scléroses scolastiques, aux manuels, résumés, tableaux, panoramas, extraits, cours polycopiés, que secrète tout enseignement de lente initiation. Autrement dit, la culture de poche est la véritable lutte contre la vulgarisation.

Jean-François REVEL

1. Rappelons-nous qu'au XIX^e siècle encore, la plupart des gens cultivés lisaient les auteurs grecs... dans des traductions latines.